

Séance du 12 novembre 2012

Entre ennui et solitude, du normal au pathologique

par Marcel DANAN

MOTS CLÉS

Ennui - Solitude - *Tædium vitae* - Borderline - Addictions - Suicide.

RÉSUMÉ

L'ennui et la solitude, sentiments humains parfois associés, ont inspiré de tout temps les philosophes, les poètes, les écrivains. Eprouvés de la conscience, et à l'origine de souffrances, ils n'ont pas nécessairement un effet négatif. Ils ont même été considérés comme un mal nécessaire, au point que certains, pour des raisons différentes, en font l'éloge. Toutefois, l'ennui et la solitude, peuvent, et de plus en plus dans le monde moderne où l'homme est à la fois submergé d'informations et isolé, prendre un tour pathologique, à l'origine de maladies, de dépendances, d'addictions diverses et de comportements déviants. Les travailleurs sociaux, les psychologues, les médecins, les politiques et aussi les autorités judiciaires, sont confrontés journalièrement à l'ennui et à la solitude de leurs contemporains.

Quand la France s'ennuie.
Pierre Vianson-Ponté
(*Le Monde*, 14 février 1968)

Dans cet éditorial prémonitoire, le journaliste du "Monde" écrivait : "*la jeunesse s'ennuie. Le Général de Gaulle s'ennuie*" et concluait : "*un pays peut lui aussi périr d'ennui*".

Quelques semaines plus tard c'était l'explosion de mai 68. Dans les années d'après-guerre tout paraissait figé, aussi bien dans le décor des maisons et de la rue que dans les esprits. La jeunesse subissait la violence de l'ennui qu'elle transforma brusquement en principe d'action, démontrant ainsi que l'ennui n'est pas nécessairement un blocage de l'acte. Il peut avoir des vertus comme il peut pousser à la fuite et parfois au drame. L'éditorialiste du "Monde" n'était pas le premier à prononcer cette formule. Lamartine dans un discours à la Chambre des Députés en 1839 s'écria : "*les générations qui grandissent derrière nous ne sont pas lasses, elles veulent agir et se fatiguer à leur tour. Quelle action leur avez-vous donnée ? La France est une nation qui s'ennuie*". Il reprit cette formule quelques années plus tard dans un discours prononcé à Mâcon : "*j'ai dit il y a quelques années, à la tribune, un mot qui a fait le tour du monde, j'ai dit un jour : la France s'ennuie !*".

Qu'est-ce que l'ennui ?

C'est la perception pénible de la pesanteur du temps. C'est la seule circonstance au cours de laquelle nous pouvons éprouver le temps physique. D'ordinaire en effet, il y a dans notre conscience une relation permanente entre présent, passé et avenir. Dans l'ennui rien ne se passe, le temps est dissocié du devenir et du changement. Il y a ennui si on se trouve dans une attente dont on ne peut réduire la durée ou quand on attend rien. L'ennui nous laisse seul, c'est la conscience de soi, il nous met face au temps pur, donc dans une expérience qui nous rapproche du temps physique.

Le premier homme à s'ennuyer fut Adam. Cela peut expliquer que les hommes s'ennuient plus que les femmes ! Nous l'éprouvons quand nous sommes démotivés et désintéressés. On peut cependant s'ennuyer sans s'en apercevoir ou sans en trouver l'explication, mais d'ordinaire l'ennui surgit quand nous n'arrivons pas à faire ce que nous voulons ou quand ce que nous avons à faire ne nous plaît pas. L'ennui, au sens de souci, ne sera pas notre propos, encore que de graves tracés finissent par nous ennuyer, c'est-à-dire que lors d'une épreuve nous trouvons interminable le temps qui nous sépare d'une solution bonne ou malheureuse. L'ennui dont il va être question sera le sentiment de malaise, de vide, devant un temps qui ne passe pas, lorsque nous sommes désœuvrés. C'est le *tædium*, le dégoût qui peut devenir le dégoût de vivre, le *tædium vitae*. Celui qui s'ennuie n'arrive pas à se situer dans le temps, il ne supporte pas la monotonie du quotidien avec les événements qui se répètent de façon monotone. En effet l'ennui entraîne chez lui un autre rapport au temps qui est figé et n'avance pas. Tout ce qu'il entreprend lui paraît inutile. L'ennui profond évoque la mort, mais la mort va mettre fin à l'ennui. Les Pères de l'Eglise, voyaient en l'ennui la source de tous nos maux. *L'acedia*, état d'apathie et de mélancolie, était le pire des péchés, à l'origine de tous les autres, car s'exprimant par le dégoût pour la prière et la pénitence, donc une offense à Dieu car elle était liée à l'âme. A la Renaissance, *l'acedia* devint la mélancolie à la fois maladie pouvant guérir, et sagesse.

Pourtant l'ennui peut avoir du bon. Il ralentit le temps pour éprouver quelque chose. C'est un symptôme de défense contre l'agressivité : les gens agressifs ne s'ennuient pas. A petite dose il permet de se retrouver, de réfléchir, de reprendre de l'élan, et s'il fait souffrir il permet de comprendre l'essence de la condition humaine et le fond de l'existence. Il facilite l'éveil de la conscience. La psychanalyse permet de combattre l'ennui en réveillant la créativité.

La solitude

Elle s'impose à notre siècle comme une composante essentielle de l'existence humaine. Mais les êtres humains l'ont toujours ressentie.

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul" L'Ecclésiaste. (Ch. IV, Verset 10) Faut-il rappeler la solitude de Job et celle du Christ en croix. *"Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Mon Dieu, j'appelle tout le jour et tu ne me réponds pas"* Mat 27-46, Mc 15-34. Une des sept dernières paroles du Christ.

Il ne faut pas confondre la solitude et l'isolement, lequel est une carence face à autrui dont on dépend. C'était la distinction que faisait *Épictète* qui considérait

qu'il fallait l'accepter de façon joyeuse comme une manifestation de la fatalité. Autrement dit et selon la doctrine stoïcienne, la souffrance ne dépend pas de nous, mais l'importance que nous lui donnons, oui.

La solitude a été chantée par les poètes, vécue par les ascètes et les anachorètes, choisie par les solitaires de Port-Royal, éprouvée comme une souffrance ou une voie vers la sagesse, choisie aussi pour fuir les turbulences de la vie, pour se concentrer sur une œuvre ou aussi ressentie comme une douloureuse exclusion et avoir un effet destructeur. A l'inverse elle peut faciliter la réflexion et l'accès à Dieu. Paul Léautaud, solitaire et reclus préférant la compagnie de ses chats, ses chiens et sa guenon, écrivait: "*Bonheur à celui qui vit seul, bonheur le plus vrai et le plus sûr*" écrivait-il, mais cela ne l'empêchait pas d'être jaloux de Marie Dormoy qui ne supportait pas son manque d'hygiène dans une maison sans électricité.

Il n'y a pas une solitude mais toutes sortes d'états d'âme parfois indissociables de l'ennui. De plus, il existe une ambivalence dans le sentiment de solitude : quand on l'éprouve on ressent en même temps notre existence et notre inconsistance. Cicéron fuyant dans sa maison de campagne quand César et Pompée s'affrontaient à Rome, disait: "*je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul*". Dans les lettres à Atticus, il écrit : "*je suis ici dans une solitude où je ne vois âme qui vive. Tout me dégoûte et il n'y a de supportable que la solitude, je m'y entretiens avec mes livres*". La solitude peut être une liberté permettant d'échapper à l'entourage, aux contraintes, à certaines promiscuités, à la peur de l'humiliation. Elle peut être aussi un sentiment de vide, la communication étant impossible et l'existence inutile. Le solitaire souffre de l'absence de relation, mais pas de n'importe laquelle, de celle qu'il attend. Et, à moins d'être d'un égocentrisme forcené, il ne peut jouir de rien si personne ne peut partager avec lui. La solitude facilite parfois la création. *Les grands créateurs, se dressent dans un isolement farouche, comme autant de colonnes dans le désert.* Michel Tournier, "*le Vent Paralet*", cité par Philippe Brenot dans "*Le génie et la folie*". Cet auteur cite le cas du pianiste Glenn Gould qui atteint de phobies obsessionnelles se retira du monde à partir de trente deux ans. Bien souvent cet isolement traduit une pathologie psychiatrique : Camille Claudel, Maupassant, Nietzsche.

Les médecins la connaissent bien : celles de leurs patients de plus en plus nombreux à l'éprouver, et aussi la leur, surtout dans leur exercice libéral. L'individualisme de nos sociétés modernes ne permet pas le sentiment d'appartenance d'où le grand nombre de solitaires. Toutefois la solitude est à la fois recherchée et redoutée. On peut vivre seul et ne pas ressentir la solitude et inversement. Les structures actuelles de la famille et du monde du travail fabriquent des esseulés qui s'adaptent ou non à leur situation.

La solitude recherchée

La solitude recherchée des ascètes et des anachorètes (1). Le désir de contemplation des premiers chrétiens les poussa à rechercher la solitude dans le désert égyptien où vécurent de nombreux ermites avant de se regrouper dans des monastères. Le *cénobitisme*, vie monastique en communauté, l'emporta sur la vie en solitaire. Mais certains, ne renonçant pas à l'ascétisme poussèrent le désir d'isolement jusqu'à vivre perchés sur une colonne de pierre (2). On raconte que *Syméon* dit le Stylite, saint copte orthodoxe, resta ainsi juché dans le nord de la Syrie, sur

une colonne de 417 à 459 ! Il a eu des imitateurs et Buñuel a tiré un film de cette histoire : *Simon du Désert*. Avec la fin des persécutions des chrétiens, l'*érémisme* remplaça le martyre pour accéder à la sainteté. L'ermite recherche la solitude et le silence pour faire un retour sur lui-même, lutter contre les tentations et rencontrer Dieu. Parmi les ermites célèbres, Charles de Foucault à Tamanrasset et le Pasteur Daniel Bourguet à Saint-Jean-du-Gard.

Les solitaires de Port-Royal ⁽³⁾, voulant se tenir à l'écart des tentations du monde corrompu par le péché originel, se regroupaient autour d'un monastère. "Je me retire dans une solitude pour faire pénitence et pour servir Dieu le reste de mes jours après avoir employé dix ans à servir les hommes", écrivait en 1637 *Le Maître*, avocat célèbre. C'est dans le couvent abandonné de Port-Royal des Champs que se retirèrent les premiers solitaires que les pouvoirs publics dispersèrent en 1656. Insensibles à la répression, les solitaires restèrent solidaires puis autorisés en 1668 à retourner à Port-Royal des Champs. Leur notoriété attira un grand nombre de personnages illustres (inutile de citer *La Fontaine*, *Molière*, *Boileau*, *Racine*). Une nouvelle fois, en 1679, les solitaires furent définitivement chassés de Port-Royal. À force de vouloir être solitaires, ces Messieurs ne vivaient plus dans la solitude ! Vouloir se rapprocher de Dieu, vivre dans l'humilité, mais aussi vouloir former adultes et enfants, suscitait la méfiance. Il s'agissait d'une position intenable avec le paradoxe que pour défendre la solitude, il fallait en sortir.

La clinophilie est parfois une des formes de solitude recherchée et ce en dehors de toute maladie mentale. Proust écrivait au lit, Pascal assis sur son lit écrivait sur des coussins. Quant à Descartes, il méditait dans son lit et ne tolérait pas qu'on vienne le déranger.

Leur œuvre ou leur vie traite de l'ennui ou de la solitude, ou de ces deux états d'âme. Suivons ces philosophes, ces écrivains, ces poètes.

Ovide. – 43 avant J.C. + 17 après J.C. ^(4 et 5)

Mort après six ans d'exil voulu par Auguste et, souffrant de la séparation d'avec la femme qu'il aimait, il envoya à cette dernière des lettres, réunies dans les *Tristes* et les *Pontiques*. Ces missives mettaient six mois pour parvenir à Rome. Sa vie s'acheva sur une petite île sauvage du delta du Danube qu'il disait peuplée de Barbares avec lesquels il ne pouvait pas communiquer. Il souffrait de la vue des gens, de leur accoutrement, de leur langue qu'il ne comprenait pas, s'exprimant par signes avec eux il écrivait, "*ici le Barbare c'est moi*") mais surtout il souffrait de l'absence de celle qu'il entendait et imaginait "*tendant ses bras vers l'Orient*".

Sénèque. – 4 avant J.C. + 65 après J.C. ⁽⁶⁾

Un clinicien de l'ennui. Il a décrit la dépression (tædium vitae) avec son inhibition qu'il distingue du chagrin.

Bien que prônant le détachement, sa vie était à l'opposé de sa doctrine. *Sénèque* distingua l'ennui du chagrin et insista sur la paralysie de l'ennuyé, bien décrite des siècles plus tard par Baudelaire. Si pour Sénèque le paresseux et le désœuvré s'ennuient, la paresse n'est pas la seule explication de l'ennui. Pour Sénèque, les passions sont corps et produisent des effets physiques et l'ennui est lié à l'incapacité à dominer ses passions. L'ennui est un ennemi intérieur qu'il faut

combattre. Dans sa lettre de 56 à Lucilius il évoque un homme *“qui cherche le sommeil dans le silence de sa vaste demeure”*. *Pour quelle raison à ton avis ? C’est que son âme fait du bruit, c’est elle qu’il faut apaiser c’est sa discorde qu’il faut neutraliser*. Que faire ? La fuite ne règle rien. Sénèque propose à Lucilius la méditation, le raisonnement qui peuvent délivrer de l’ennui.

Dans *“la tranquillité de l’âme”* Sénèque évoque le cas de Sérénus dont nous dirions aujourd’hui qu’il s’agissait d’un dépressif, atteint du *tedium vitae* et qu’il cherchait à guérir. S’il s’ennuie c’est qu’il n’a pas compris le cours du temps, qu’il n’accepte pas l’éternelle répétition des choses. Comme l’écrit Chantal Labre dans le numéro 400, juillet-août 2001 du *Magazine Littéraire* *“Sénèque, le mal sans nom”* *“l’ennui est une maladie du temps : il traduit une incapacité à se situer dans le temps, à le comprendre”*. La solution : *“se tenir au présent pour être pleinement à lui”* Sénèque décrit l’ennui qui peut se traduire, soit par une agitation soit à l’inverse, par de l’inhibition. Dans chaque cas, il faut une attitude et un mode de vie particuliers. Sénèque insiste sur le travail de la raison pour guérir l’ennui. Il conseille les voyages, les divertissements et la méditation Il dit aussi que pour devenir sage il faut savoir se retirer. La solitude permet d’être maître de soi. Le retrait stoïcien compense l’ennui par la solitude.

Pascal. 1623-1654 (7) Pascal s’oppose aux stoïciens qui invitent l’homme à entrer au dedans de soi. L’ennui est constitutif de l’homme contre lequel il doit lutter. Il est facile à dissiper mais impossible à éradiquer.

Divertissez-vous, ne vous ennuyez pas ! N’écoutez pas les Stoïciens qui nous engagent à nous replier sur nous-mêmes pour trouver un repos impossible. Contre l’ennui rapprochez-vous de Dieu, et celui qui veut échapper à l’ennui par les distractions échappe à la réalité. Mais, attention il s’agit de l’ennui au sens moderne du terme, tel que Pascal l’a développé dans *“Ennui et qualités essentielles de l’homme”* et non pas dans le sens souffrance quand il écrit que *“Jésus est dans l’ennui”* lors de son agonie. L’ennui est un état constitutionnel de l’homme, contre lequel luttent toutes nos occupations, agréables ou non. Personne n’est à l’abri. C’est une menace permanente, une béance, une catastrophe. Si vous ne voulez pas vous ennuyer, ne vous reposez pas. Dans le repos, l’être humain *“sent son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide”*. Pour se détourner de l’ennui, occupons-nous, cela afin de ne pas souffrir du retour sur soi, de la conscience de soi. L’ennui de Pascal est fragile car il se dissipe facilement, mais on ne peut l’éliminer. Autrement dit c’est la conscience de soi. Le divertissement protège de l’angoisse mais, malheureusement, *“venant d’ailleurs et de dehors”*, n’est pas garanti. L’ennui toutefois a des vertus : il permet à l’homme de prendre la mesure de sa condition et facilite la recherche spirituelle et le besoin de Dieu. En s’ennuyant l’homme devrait trouver l’occasion de s’interroger sur sa raison d’être. Toutefois le divertissement, s’il nous console de nos misères est aussi une grande misère car *“il nous empêche de songer à nous”*. Donc, ne vous divertissez pas trop car l’ennui vous rapproche de Dieu. Pour résumer, l’ennui c’est le vide et le divertissement le néant. Le seul remède, se rapprocher de Dieu car l’ennui est une menace installée au plus profond de chaque homme.

Nicole, le Janséniste ami de Pascal, ne partage pas la même conception de l’ennui. L’ennui n’est pas un état de désolation et il ne l’assimile pas à la prise de

conscience de soi. Il survient quand l'âme n'est pas nourrie par les pensées. Il pense que Pascal a confondu le vide avec la tristesse liée à des pensées affligeantes.

Henry Purcell (1659-1695) a mis en musique le poème "Ô Solitude", écrit en 1617 par Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594-1661), et adapté en anglais par Katherine Fowler Philips (1631-1664).

<i>Ô que j'ayme la solitude</i>	<i>Je l'ayme pout l'amour de toy</i>
<i>Que ces lieux sacrés à la nuit</i>	<i>Connaissant que ton humeur l'ayme</i>
<i>Esloignez du monde et du bruit</i>	<i>Mais quand je pense bien a moy</i>
<i>Plaisent à mon inquiétude</i>	<i>Je la hay pour la raison mesme</i>
<i>Ô que j'ayme la solitude</i>	<i>Car elle pourroit me ravir</i>
<i>C'est l'élément des bons esprits</i>	<i>L'heur de te voir et te servir.</i>

L'ennui et la solitude au Siècle des Lumières (8)

La nature prend la place de Dieu et de la Providence. C'est le siècle de la raison, de la technique et de l'imagination. **L'ennui cesse d'être négatif**, il devient un principe d'action, en imposant d'aller se divertir. "L'ennui naquit un jour de l'uniformité" a dit La Mothe. Dans l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert, il est décrit de la façon suivante : "*Ce n'est ni chagrin, ni tristesse. C'est une privation de tout plaisir, causée par je-ne-sais-quoi dans nos organes ou dans les objets du dehors qui, au lieu d'occuper notre âme, produit un malaise ou dégoût auquel on ne peut s'accoutumer*". C'est une maladie utile qui stimule l'action. Pour lutter contre l'ennui il faut multiplier les sensations. "*Si celles-ci sont absentes, l'ennui est un avertissement*". Ainsi s'exprimait Helvétius dans son essai, *De l'homme* (1772).

Les Lumières dénoncent la solitude complaisante qui est le refus du monde et la méconnaissance de la société mais lui préfèrent la solitude intérieure, le retour sur soi, "l'indépendance des contingences immédiates". "Il n'y a plus de face à face entre la créature et Dieu". Diderot dans *La Religieuse*, évoque les conséquences de la solitude imposée à une jeune religieuse. Dans *Le fils Naturel* qui raconte un inceste évité à la dernière minute il écrit : "*il n'y a que le méchant qui soit seul*", phrase qui courrouça son ami Jean-Jacques Rousseau qui s'éloigna du groupe des Encyclopédistes. Quant à l'ennui, même au Siècle des Lumières il pouvait faire souffrir. La correspondance de Mme du Deffand évoque l'ennui dans laquelle se trouvait cette femme d'esprit délaissée par d'Alembert : "*c'est un mal dont on ne peut se délivrer, c'est une maladie de l'âme dont nous afflige la nature en nous donnant l'existence. C'est le ver solitaire qui absorbe tout, et qui fait que rien ne nous profite*".

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) (9). Le plus célèbre des promeneurs solitaires qui disait de ses semblables, "*c'est parce que je les aime que je les fuis*" "*La tristesse et l'ennui versant leur poison sur mes premières méditations me les rendirent insupportables*".

Il vécut la solitude dans toute son ambivalence. Elle le délivrait de la sociabilité mais il s'en lamentait. "*Me voici seul sur la terre*", et il se sentait triste et abattu. Il ne supportait pas la société de son temps, ce qui le poussait au désespoir, à la solitude, aux rêveries, à l'évasion, intellectuelle aux constructions idéales et à l'attrait pour la nature. Il s'éloignait donc du groupe des Encyclopédistes en fuyant

dans l'isolement. Dans *la nouvelle Héloïse*, récit d'un amour malheureux, il décrit une société où tout le monde travaille ce qui n'empêche pas Julie de dire : *"le bonheur m'ennuie"*.

Dans les *"Rêveries du promeneur solitaire"* qu'il semble avoir rédigées pour lui alors qu'il se trouvait dans un isolement relatif et voulu en raison d'une période quasi délirante, il écrit : *"me voici donc seul sur la terre"*, *"j'aurai aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes"*. En même temps il souhaite une communauté virtuelle de contemplatifs solitaires tout en rêvant d'un commerce avec les *"intelligences célestes"*. Il revendique les bienfaits de sa solitude : *"Pressé de tous côtés, je demeure en équilibre, car ne m'attachant plus à rien, je ne m'appuie que sur moi"*. Mais qu'il reste difficile d'arriver à cet équilibre quand on supporte mal le regard de l'autre et que l'on se sent persécuté ! Rousseau n'a jamais supporté les contraintes de la sociabilité. *"Il est moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi ses semblables"* Il préfère herboriser et, pour résister au monde il essaie de le percevoir comme pure représentation et se consacre à son âme, que les autres ne peuvent connaître. La solitude dans une retraite absolue lui était indispensable pour se consacrer à son œuvre. Finalement sa solitude n'avait pas pour but que de l'isoler des autres, elle lui faisait découvrir la liberté de la rêverie.

Voltaire (1694-1778). fait la même remarque que Jean-Jacques Rousseau. L'homme semble être *"né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui"*. Voltaire dans le Poème sur la Loi Naturelle écrit : *"le cœur de l'homme est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui"*. Voltaire nous conseille *"le travail qui éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin"*.

Schopenhauer (1788-1860)⁽¹⁰⁾. Héritier de la philosophie hindoue, précurseur de Nietzsche.

"La vie oscille comme un pendule, de droite à gauche de la souffrance à l'ennui". Schopenhauer se rapproche de Pascal qui n'opposait pas l'ennui au divertissement mais qui considérait l'ennui comme une vacuité permettant d'échapper un moment à la souffrance. Pour Schopenhauer l'ennui traduit un manque d'être mais aussi la possibilité d'une réflexion sur soi, ce qui est effrayant et pousse à la diversion. Comme Pascal, Schopenhauer nous enseigne que le divertissement, qui est l'oubli de soi, attend tout de l'extérieur. Il pense que l'oscillation entre la souffrance et l'ennui est inévitable. Il n'y a pas de liberté, alors que Pascal considère que toute occupation est l'expression d'un choix. L'ennui et la souffrance oscillent inévitablement. Schopenhauer fait l'apologie de la solitude : *"qui ne l'aime pas, n'aime pas la liberté car on est libre qu'étant seul"*.

Il s'agit une théorie pessimiste : l'ennui revient sans cesse. Il écrit : *"l'activité de notre esprit n'est qu'un ennui que de moment en moment l'on chasse"*. L'ennui est l'aboutissement de la souffrance, des frustrations qui contrarient la force vitale qui est en nous. Soigner l'ennui est donc illusoire car il s'agit d'un mal métaphysique. Alors comment sortir de cette oscillation ? Seule l'expérience esthétique peut nous protéger quelque temps. L'art transfigure le monde réel et la contemplation de ses œuvres nous coupe de l'expérience empirique. Une note d'optimisme chez ce pessimiste qui disait *"j'ai bien navigué quand j'ai fait naufrage"*, le sentiment d'ennui s'atténue avec l'âge.

L'ennui chez les romantiques ou le mal du siècle ⁽¹¹⁾

La rupture avec le clacissisme

L'ennui se démocratise après avoir été considéré comme l'apanage des nobles et des riches. La période romantique succède au rationalisme du Siècle des Lumières : une longue série de deuils, de déceptions, de désillusions et les bouleversements qui se sont succédés dès la fin du XVIII^e siècle, Révolution Française, Terreur, guerres napoléoniennes, Restauration, ont créé un sentiment d'ennui et de désaccord profond avec un présent décevant. Bien entendu, chaque individu réagissait à partir de son histoire personnelle et familiale mais, la société marquait son empreinte sur les plus fragiles.

L'homme romantique ne s'identifie plus au monde où il n'a plus sa place, il est en proie au vague des passions, devient anticonformiste, s'enferme dans la tristesse dont il semble avoir besoin, échappe au monde par le rêve et la débauche. Son insatisfaction et sa tristesse deviennent source d'énergie.

Le Werther de Goethe, (1749-1832), annonçait l'apparition d'une génération supportant mal la médiocrité d'une vie sans valeur, et d'un amour impossible. Madame de Staël disait de Werther qu'il "*avait causé plus de suicides que les plus belles femmes du monde*".

Plus on a espéré, plus on est blasé et déçu. En même temps l'homme du XIX^e siècle débutant, et qui avait eu un moment confiance dans la science, les progrès et la raison qui étaient censés remplacer la foi, l'imaginaire et les sentiments, était également déçu.

L'Europe s'ennuyait, comme la France des années 1950 avant les bouleversements de mai 1968. De la déception, et du repli sur soi on passe vite à l'ennui. Les diverses couches de la société sont inquiètes puis déçues qu'il s'agisse des aristocrates, qui ne reconnaissaient plus le monde où ils vivaient, ou de la bourgeoisie. Le Premier Empire apportera aussi son lot de déceptions et d'échecs. La Restauration n'apporta rien d'exaltant et enfonça la jeunesse dans ce que Musset a nommé : "*un malaise inexprimable*". Quant à la Révolution de Juillet 1830 elle fut encore plus décevante. C'est l'époque de l'ennui, du mal de vivre, de la quête d'absolu, du *mal du siècle* comme le disait *Sainte-Beuve*. Les romantiques se mirent à aimer l'ennui, le proclamer, d'où les œuvres littéraires, des mœurs parfois dépravées et le désir d'évasion vers l'Orient. L'ennui est devenu facteur de création en particulier poétique. Sans l'ennui de ces générations, nous aurions été privés des œuvres, de Lamartine, Musset, de Vigny, Gérard de Nerval, Senancour, Gautier, Baudelaire, Stendhal, et à l'étranger Byron.

Chateaubriand (1768-1848) ⁽¹¹⁾ a remarquablement décrit les bouleversements de cette époque. Les paysages d'Amérique où il s'était exilé reflétaient son sentiment de solitude: "*on habite avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir joui de rien, on est désabusé de tout*". Oscillant entre le lyrisme romantique et son opposition à la démocratie, c'était un homme marqué par la solitude. "*Je me suis sauvé dans la solitude et ai résolu d'y mourir*". Il était un être à l'écart, "*seul dans le vaste désert d'hommes*".

Alfred de Musset (1810-1857), mena une vie de dandy et de débauche, alcoolique et dépressif à partir de 1830. Dans la *Confession d'un enfant du siècle* il fait dire à son héros, partagé entre la perte, la solitude et le vide "*tout ce qui était n'est plus, et tout ce qui sera n'est pas encore*"

Stendhal (1783 – 1842) (12). Stendhal ne se remit jamais de la mort de sa mère dont il était amoureux fou et qui mourut en couches quand il avait sept ans. Il mérite une place à part dans l'appréhension de la solitude. Pour lui la solitude est fondamentale parce que les hommes sont différents, ce qui leur permet de se rencontrer et de s'unir. La solitude c'est donc l'autonomie du sujet. "*On peut tout acquérir dans la solitude hormis le caractère*". La solitude de Julien qui lui faisait dire "*le pire des malheurs en prison c'est de ne pouvoir fermer sa porte*", est habitée par le désir. Lorsque l'homme est menacé par un danger, il prend conscience de sa solitude devant la mort et il cherche à se défendre, mais souvent sans y parvenir face aux puissants. C'est parce qu'il existent un par un, donc dans la solitude que les hommes peuvent s'unir et créer. Sans authentique solitude, pas de désir, pas de passion, pas de création. Stendhal connaissait bien l'ennui qu'il éprouvait dans les salons parisiens et dans les postes diplomatiques où il se sentait isolé. Pour lui la vie sociale était plus solitaire que la solitude.

Charles Baudelaire (1821-1867) (13).

Né en 1821, pendant la Restauration, il n'avait que neuf ans lors des *Trois Glorieuses de Juillet 1830*. L'espérance d'une France débarrassée des pesanteurs sociales de la période de Charles X s'évanouit rapidement. Ce fut de nouveau une période marquée par la nullité. Baudelaire traduisit cette déception dans des écrits qui lui attirèrent des ennuis judiciaires pour atteinte aux bonnes mœurs et à la religion. *Le spleen*, ou angoisse d'exister lui a inspiré ces vers célèbres :

*Il ferait volontiers de la terre un débris
et dans un bâillement avalerait le monde
c'est l'ennui ! L'œil chargé d'un pleur involontaire
tu le connais, hypocrite lecteur mon semblable mon frère !.*

Et encore :

*Le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
sur l'esprit gémissant, en proie aux longs ennuis.*

Dans un autre poème, *Le voyage*, il écrit :
*Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
une oasis d'horreur dans un désert d'ennui.*

Dans un autre poème d'inspiration nihiliste :
*Sans cesse à mes côtés, s'agite le démon
il nage autour de moi comme un air impalpable.
Il me conduit ainsi loin du regard de Dieu
haletant et brisé de fatigue au milieu
des plaines de l'ennui, profondes et désertes.*

Dans "*Le possédé*" :
*Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui
Ô lune de ma vie ! Emmittoufle-toi d'ombre ;
dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre
et plonge toute entière au gouffre de l'ennui
je t'aime ainsi.*

Dans *spleen* il décrit :

*L'ennui, fruit de la morne incuriosité,
prend les proportions de l'immortalité.*

L'ennui, chez Baudelaire c'est l'angoisse existentielle qui devient la révolte. C'est le "*spectacle vivant de sa triste misère*", c'est le dégoût pour la vie. "*L'oasis d'horreur dans un désert d'ennui*", évoque l'Ange du mal, Eve, "*par l'ennui mordue*", corrompue par Satan et qui corrompt Adam. C'est aussi le sentiment de solitude dans laquelle il se rencontre lui-même. Sa quête de pureté spirituelle, le fait osciller entre exaltation et dépression, damnation et rédemption, Dieu et Satan, solitude et communion. Il livre contre l'ennui un combat inégal, mais nous devons à cette lutte des poèmes immortels.

Gustave Flaubert (1821 – 1880)⁽¹³⁾. Travailleur acharné, né en 1821 comme Charles Baudelaire, il s'ennuyait dans la solitude qui le poussait au rêve et à la lecture. Contrairement à Baudelaire il était à l'abri du besoin. Dans sa province normande où il vit "*comme une huître rêveuse*" il a été confronté au vide et au sentiment d'inutilité. "*Les autres m'ennuient comme moi-même*", "*Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis à la fois le désert, le voyageur et le chameau*". C'est ainsi qu'il répondit en 1879 à George Sand qui lui faisait remarquer son asociaabilité. Sa solitude, il l'a choisie en compagnie de ses chiens qui sont à ses côtés, pendant qu'il rédige ses œuvres majeures. Il se voit en ours blanc. En écrivant Madame Bovary, il répond à un ami "*si tu savais tous les invisibles filets d'inaction qui entourent mon corps et tous les brouillards qui me flottaient dans la cervelle ! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui lorsqu'il faut faire n'importe quoi, et c'est à travers de grands efforts que je finis par saisir l'idée la plus nette*". Il écrit aussi qu'il est trempé "*dans un opium d'embêtement*". Sa brève liaison avec Louise Colet ne changera rien à son asociaabilité et, lors du voyage en Égypte qui suit une première rupture avec Louise, il s'exclame : "*qu'est-ce donc que cet ennui, cette lassitude permanente que je traîne avec moi*". Revenu en Normandie il sentit le besoin d'être seul pour écrire Madame Bovary et sa rupture avec Louise Colet devint définitive. "*Terrible solitude, que son automutilation et sa déréalisation comme sujet, vivant dans l'œuvre en quoi se réduit son individualité.*" (Jean-Paul Dollé.) Quand le 8 mai 1880 Flaubert fut terrassé par une hémorragie cérébrale il n'était pas seul : on raconte qu'une jeune fille appela au secours d'une fenêtre de la maison. Qui a dit ? "On meurt toujours seul" !

Nietzsche (1844 – 1900)⁽¹⁴⁾.

Un autre promeneur solitaire. L'ennui c'est le calme plat de l'âme que seuls supportent les esprits créatifs. Il pensait que "*la civilisation de la machine qui crée des besoins finit par entraîner un ennui désespéré de l'âme qui apprend par lui à aspirer au divertissement de la paresse*".

Il avait besoin de solitude, pas n'importe où, mais dans des lieux élevés et en marchant. La solitude lui apportait le calme propice à la réflexion, mais aussi et surtout, elle symbolisait le lieu et le temps où la tyrannie ne peut accéder, elle était l'indépendance. Sa solitude était décidée et, il se considérait comme un de ces "*hommes à qui il faut concéder leur solitude et ne pas être assez sot, comme on le fait souvent, pour les en plaindre*". Il n'était pas le premier à s'ennuyer puisqu'il pensait que Dieu s'était ennuyé au septième jour de la création. Il s'accommodait fort

bien de la solitude puisqu'elle était pour lui "quelque chose de très supportable et même de réjouissant ; dans un siècle passé, je serais devenu une sorte d'anachorète". Il souhaitait cette solitude pour se protéger du malaise qu'il éprouvait en compagnie de ses collègues Bâlois ! S'il rédigeait de nombreuses lettres c'était pour préserver sa solitude. Cette solitude en marchant vers les cimes permet la création de valeurs en direction de l'humanité. C'est alors qu'il faisait une promenade solitaire en Suisse que Nietzsche eut l'intuition de *l'éternel retour*. Par la morale du *Surhomme* il voulait dépasser l'histoire, le néant, la morale qui asservit et la solitude. La postérité a retenu l'importance du paysage dans l'œuvre de notre philosophe, en nommant la montée d'Eze au dessus de Nice, "*Chemin Nietzsche*".

La fin du Romantisme

La communion des romantiques avec la nature s'estompe peu à peu : l'homme du XX^e siècle est isolé dans la ville.

Marcel Proust (1871-1922) (15). Marcel Proust, même lorsqu'il était cloîtré dans sa chambre aux murs revêtus de liège, n'avait pas le temps de s'ennuyer en écrivant ce livre interminable, "*sa cathédrale*", *la Recherche du temps perdu*, où se croisent des oisifs en proie au mal être. Catherine Millot dans son livre *O Solitude*, considère *La Recherche* comme le grand livre de l'amour, indissociable de la détresse. On sait l'importance qu'avait pour Proust la chambre idéale, lieu de solitude, de sécurité et aussi de liberté. Mais concilier liberté et sécurité n'est pas facile et nécessite une longue et perpétuelle recherche. C'est grâce à cette claustration volontaire et aussi à ses qualités d'observation, d'intuition, d'analyse, qu'il découvre les lois de la conduite humaine. C'est de ses chambres successives, immortalisées dans la "rêverie sur les chambres", et dont il réactivait le souvenir par de longues rêveries, comme s'il recherchait la chambre idéale, qu'il perçut le monde extérieur et bâtit son œuvre dans laquelle il décrit l'univers de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, où se meuvent des personnages cultivant l'ennui, ou au contraire le fuyant. Il s'agissait d'un monde finissant avec la montée de la bourgeoisie et l'éclipse de l'aristocratie. Swan, contrairement à Charlus, s'ennuie sauf, quand un autre sentiment l'assiège : la jalousie. Il cherche à échapper à l'ennui en fréquentant d'autres milieux, en particulier les Verdurin qui proclamaient que seules leurs soirées animées par des nouveaux riches n'étaient pas "*ennuyeuses comme la pluie*", à l'inverse de celles des milieux aristocratiques. En fait, ces snobs, ces mondains, cherchaient un remède à l'ennui.

Samuel Beckett (1906 – 1989) (16). Le Théâtre de l'absurde et l'humour au service du pessimisme et vice versa. Ses grands thèmes sont le temps humain, l'attente, la solitude, l'aliénation, la déchéance, la mort.

On est esclave d'être vivant. La vie est un mouvement de va-et-vient entre souffrance et ennui. Il n'y a rien à attendre. "L'ennui éloigne de ce qui est et suscite le désir de rien" ... "Il est en ce monde l'annonce du néant espéré".

Les personnages de Beckett (*En attendant Godot*, *Fin de Partie*) se désintéressent de la vie, ils ne connaissent pas le désarroi, ils n'ont pas d'attachements, ils ne désirent rien et "*c'est le rien qui est l'objet de leur désir*". Leur ennui n'a rien à voir avec celui de Sénèque qui traduisait l'incapacité de dominer ses passions. *En attendant Godot*, du nom du personnage qui n'arrivera jamais, est une pièce sur

l'absurdité humaine, le pessimisme, le spleen. Vladimir et Estragon n'ont rien à faire, rien à voir, rien à dire, leur existence est répétitive. Le temps ne passe pas ou s'arrête. Ils ne sont pas dans le présent. Ils attendent la mort. Le comble est que leur ennui nous divertit ! Ils attendent l'annonce du néant en jouissant de l'ennui. Quand ils s'ennuient ils n'éprouvent pas un manque ou un désarroi, mais un détachement, un désintérêt de la vie. Ils sont blasés. Leur ennui c'est le découragement, la vacuité. Ils ont le désir de rien. La conséquence : attendre une fin qui se fait attendre et parfois avoir l'illusion qu'ils sont dans la mort.

Heidegger (1889 – 1976)⁽¹⁷⁾. Dans "*du bon usage de l'ennui*", Heidegger s'est intéressé à la phénoménologie de l'ennui. Il distingue l'*ennui superficiel* où on se sent vide des choses qui nous entourent, et l'*ennui profond* où on se sent vide de tout, soi-même compris, car il n'est pas lié à une situation définie. Le soi est mis à nu dans une rencontre avec lui-même, si bien qu'on ne peut tuer le temps. L'ennui profond révèle l'être de l'homme, lui dévoile son essence véritable, son *Dasein*, et le pousse à se questionner sur son être au monde. L'ennui profond, "*fait partie de ses tonalités fondamentales*", parmi lesquelles l'angoisse. Cet ennui peut être utile, si l'homme, au lieu de le réprimer, s'intéresse à ce qui donne à questionner. Finalement l'ennui profond nous révèle notre essence véritable et doit nous faire comprendre notre façon d'exister dans le monde.

Sartre (1905 – 1980)⁽¹⁸⁾. L'ennui révélateur de l'existence.

C'est dans *La nausée* (1938), qui devait avoir pour titre *melancolia*, que Sartre évoque l'ennui tel que l'éprouve le personnage central. La nausée accompagne le sentiment de l'existence et la conscience du corps, chez Roquentin homme solitaire et oisif, qui sent un profond éloignement avec tout ce qui l'entoure. La solitude l'a rendu différent des autres. Son ennui c'est un monde qui laisse indifférent. C'est aussi la contingence, les choses qui peuvent être autres, non déterminées. Comment échapper à l'ennui se demandait le héros de *La nausée* ? En s'intéressant aux ennuis des autres ! Donc sans se débarrasser de l'ennui. Il finit par se retrouver seul et il n'existe plus pour rien ni personne. Dans cet ouvrage on trouve une description du syndrome de déréalisation : Roquentin ne se reconnaît plus, sa conscience somnole, s'ennuie.

Roland Barthes (1915-1980), très marqué par la mort de sa mère s'ennuyait et meubla sa solitude par l'écriture. En réalité il aspirait à la solitude tout en aimant la compagnie. Dans *Le journal de deuil*, rédigé après la mort de sa mère, il raconte comment il est sorti de son deuil, brusquement le 15 avril 1978 en inaugurant une nouvelle vie consacrée à l'écriture. Deux ans après, une camionnette le renversa devant le Collège de France.

Alberto Moravia (1907-1990)⁽¹⁹⁾. Pour lui, l'ennui vient de loin puisque Adam et Eve s'ennuyaient. Dans son livre "*L'ennui*", paru en 1960, il raconte l'histoire de Dino, un peintre sans talent qui cherche à sortir de l'ennui, qu'il définit comme l'impossibilité d'établir un lien concret avec les objets et les personnes, et va en sortir par une passion étrange pour Cécilia, jeune modèle de 17 ans qui posait déjà pour un peintre décédé dans des conditions mystérieuses et qui le trompera. Il croit qu'en la possédant il finira par retrouver l'ennui et se détacher d'elle. Elle refuse, il précipite sa voiture contre un platane et finit par accepter de rétablir le contact avec la réalité. Pour se défaire de Cécilia il la ramène à son état originel, insipide et

amorphe. Il finit par retrouver le sentiment d'ennui, sa seule échappatoire. Dino, comme la plupart des personnages de Moravia, a du mal à entrer en contact avec la réalité, sans que l'on puisse déterminer si c'est la réalité qui est inconsistante ou si c'est sa personne qui est faible psychologiquement. Autrement dit faut-il trouver un sens pour adhérer au monde ou adhérer au monde pour ensuite trouver un sens ? L'ennui dans l'œuvre de Moravia est une crise des rapports de l'homme et de la réalité et peut aboutir à la nostalgie, l'agressivité, la régression ou l'isolement et le suicide. Comment en sortir : "par la contemplation", d'où naît une certaine sérénité.

L'ennui et la solitude aux âges extrêmes de la vie

Le jeune enfant, dont le moi n'est pas encore formé, et qui ne parle pas est dans la solitude, mais de ce fait il a une vie psychique riche, libre, avec toutes sortes de pensées qu'il ne peut encore communiquer par la parole. Sa solitude ne lui sera bénéfique que s'il est entouré d'affection. Une fois le moi formé, sa vie intérieure se développe, permettant progressivement la rêverie et l'accès à l'indépendance. Par la suite l'ennui peut être une expérience formatrice car il stimule le désir et facilite l'initiative. L'enfant qui s'ennuie est à l'écoute du monde qu'il observe. On doit lui apprendre à occuper son temps pour que plus tard il ne s'ennuie pas et ne soit pas dépendant ou agité, hyperactif par peur du vide et de l'absence. Il convient donc de ne pas surcharger les emplois du temps de l'enfant et lui laisser des moments pour s'ennuyer, ce qui l'aidera dans sa vie intérieure et sa créativité.

Chez la personne âgée. L'écoulement du temps chez le vieillard est douloureux, car il est bien souvent vécu dans la solitude et l'attente ce qui génère l'ennui. La disparition du conjoint, l'absence de famille ou l'indifférence des proches, la maladie et la précarité renforcent le sentiment pénible d'inutilité. La prise en charge des personnes âgées doit tenir compte de cette souffrance qui bien souvent ne s'exprime pas.

L'ennui et/ou la solitude dans la relation amoureuse

Le comportement amoureux de l'adulte tire ses origines de l'enfance et gardera la trace des attachements successifs à l'égard de la mère et de la façon dont ils ont été résolus. Celui dont la mère aura été présente, tout en respectant son aptitude à la solitude, aura des chances d'avoir une vie amoureuse sereine à l'abri des affres de la jalousie. Cette situation idéale est loin d'être la règle et l'amour subit un certain nombre d'avatars qui en modifient la stabilité, l'émaillement de mille péripéties, le modifient et le transforment parfois en son contraire, la haine. Parmi ces avatars, le couple qui se ferme sur lui-même et finit par s'ennuyer. C'est l'écueil de l'illusion de la fusion totale. "*Les amants sont deux solitudes qui forment une totalité*" écrivait Rainer Maria Rilke, tandis que Lou Andréas Salomé déclarait : "*Rainer et moi vivons trop exclusivement l'un pour l'autre*". Il est aussi d'autres situations au cours desquelles l'ennui s'installe ; elles sont bien connues. Lorsque l'amour devient passion, chez l'immaturo supportant mal l'abandon, donc la perte et la solitude, qu'il a d'ailleurs contribué à provoquer, le drame n'est pas loin.

L'ennui et la solitude dans le monde actuel

L'ennui augmente alors que les occasions de distractions se développent d'une façon inimaginable il y a quelques années. La raison de cet état tient à la défaillance de la société moderne et à la faillite des structures familiales qui n'apportent pas à nos contemporains la possibilité de trouver un sens à la vie. Plus la modernité nous libère du poids de la tradition, plus nous cherchons à vivre dans le présent. L'homme moderne cherche à faire passer le temps dans un monde où tout arrive codifié et où l'information est envahissante. La vacuité du temps dans l'ennui, et la façon dont le vide qu'il laisse est comblé, peuvent aboutir au meilleur ou au pire. Rompre son ennui peut avoir des conséquences favorables, catastrophiques ou déplorables, selon les circonstances, le niveau social, l'environnement culturel. Les jeunes des banlieues se plaignent de s'ennuyer et se livrent à des distractions, des divertissements stupides voire dangereux. Ils réclament des terrains de sport, des éducateurs et déclarent, lorsqu'ils viennent de commettre une infraction, un acte de vandalisme, "on n'a rien à faire entre les barres de la cité".

A l'inverse, l'ennui moteur de l'action, permet à d'autres de se délivrer d'une oppression angoissante en jouant, en pratiquant toutes sortes de sport, en fréquentant boîtes et discothèques. Mais il est des effets pervers à ces agitations qui n'apportent pas toujours le calme et la sérénité, d'où l'usage de drogues, d'alcool. L'ennui conduit tout droit aux addictions.

L'ennui et la solitude en pathologie

La solitude chez les jeunes. Aux confins de la pathologie.

Le journal "La Croix", du 5 juin 2012, publie un sondage *Mediasprim* pour la société de Saint-Vincent-de-Paul selon lequel, 19% de 18-35 ans disent ressentir une solitude "subie". L'autonomie à laquelle ils aspirent peut se transformer en solitude en cas de péripéties existentielles. Les difficultés financières, les échecs sentimentaux, les maternités précoces, peuvent aboutir à l'exclusion et à une solitude durement ressentie. Le succès des réseaux sociaux et des sites de rencontres sont une façon de lutter contre l'isolement mais, par un effet pervers ont tendance à le renforcer. Cette solitude des jeunes est devenue un problème social au Japon où les habitants se concentrent dans les villes et où les jeux vidéo les isolent de plus en plus. Un phénomène inquiétant est apparu ces dernières années dans ce pays : le "*hikikomori*" c'est à dire un retrait social en dehors de toute pathologie mentale chez des adolescents qui vivent reclus chez eux et se détournent des activités scolaires. Un article du Monde (11 juin 2012), rapporte une étude du Professeur Takahiro Kato qui évalue à 1, 2% les Japonais atteints de ce trouble, véritable épidémie, qui prochainement atteindra un million de personnes. Ces jeunes vivent reclus, leurs parents honteux ou tolérants sont passifs et les pédopsychiatres n'étant que 169 au Japon, ces jeunes échappent aux prises en charges. Du reste il n'existe pas dans tous les cas une pathologie mentale ou une addiction aux jeux vidéo et à l'internet. Parmi les causes de ce phénomène, les modifications de la cellule familiale qui s'est rétrécie, la difficulté des programmes scolaires et les brimades à l'école. Selon le Docteur Serge Tisseron, cité dans cet article, le hikikomori de l'adolescent permettrait, par un repli sur soi, d'éviter les émotions et les conflits générateurs de troubles psychiques. Le trouble existe aussi en Corée et touche l'Europe occidentale,

y compris la France où des cas sont signalés chez des adolescents et des jeunes de 25-30 ans. Plusieurs d'entre eux ne sont repérés que bien longtemps après le début du trouble et souffrent souvent d'une pathologie psychiatrique concomitante. Une prise en charge spécialisée peut faire sortir ces jeunes de la claustration (Docteur Marie-Jeanne Guedg-Bourdiau, dans les Annales médico psychologiques)

L'ennui et/ou la solitude en pathologie confirmée

Les médecins entendent souvent leurs patients dire "je m'ennuie, je me sens seul". Certains, ne disent rien, mais expriment par leur comportement, et à des degrés divers, ces deux sentiments que sont l'ennui et la solitude.

Le sujet qui s'ennuie inhibe parfois son agressivité. Cela peut être le cas de l'adolescent. L'ennui peut aussi être une façon de se défendre contre un début de psychose : le sujet sentant son esprit se dissocier se replie dans l'ennui et la solitude. Il évite ainsi la confrontation avec le désir qu'il perçoit comme une menace.

Le schizophrène. *Le temps figé.* Replié sur lui-même, sans contact avec le monde extérieur, et dont le temps et la conscience de soi sont figés, il paraît bien seul mais il ne semble pas toujours en souffrir. On se demande à quoi il pense. Il se maintient dans un cercle fermé qui barre le futur et le fait vivre dans une attente permanente alors qu'il ne peut anticiper l'avenir. S'il livre quelques propos incohérents, on se rend compte qu'il ne s'ennuie pas. Il est absorbé par ses pensées et vit dans un monde imaginaire peuplé de fantasmes. Son temps est figé, il ne passe ni trop vite comme chez le maniaque, ni trop lentement, comme quelqu'un qui s'ennuie.

Le mélancolique. *L'horizon bouché.* Pendant sa crise il n'a ni horizon ni avenir. Il s'agit de la mélancolie telle que la rencontrent les psychiatres et qui est une urgence vitale car elle comporte un risque majeur de suicide, accompagné parfois de ce qu'on nomme le suicide altruiste, c'est à dire le meurtre de l'entourage familial. L'horizon du mélancolique est bouché. Il est fixé sur une expérience indépassable. Il n'a donc pas le temps de s'ennuyer, cette notion n'existe pas pour lui. Quant à sa solitude qui est perceptible de l'extérieur, il ne s'en rend pas compte ou plutôt, croit qu'il la mérite et qu'elle est la conséquence de ses fautes. L'accès mélancolique est une des phases de la psychose maniaco-dépressive qu'il ne faut pas confondre avec les autres dépressions, lesquelles ne comportent pas la douleur morale et les idées délirantes de culpabilité et de damnation. L'interprétation, qui remonte à l'Antiquité, de la fameuse bile noire, traduisait que la maladie était perçue comme une maladie du corps et de l'esprit. En fait il s'agit d'une maladie génétique. Elle a été considérée à l'origine de la créativité et du génie parce que des personnages de génie, l'ayant éprouvée l'ont exprimée dans des œuvres d'art ou des écrits devenus célèbres.

Mais durant ses accès elle ne produit rien. Elle se manifeste par des accès espacés dans le temps et alterne parfois avec l'état inverse, la manie. La disparition de la PMD (psychose maniaco-dépressive) du DSM (manuel of Mental Disorder) américain est une erreur monumentale car elle ne fait pas la distinction entre cette expérience indépassable et les autres troubles de l'humeur.

L'état-limite. Ou le poids du temps

Les médecins, généralistes, psychiatres, les psychologues, les travailleurs sociaux, mais aussi les policiers et les gendarmes, les magistrats et les membres de l'administration pénitentiaire, connaissent ces sujets à la personnalité pathologique se plaignant d'ennui et de solitude ce qui les conduit à des troubles du comportement

et souvent à des délits : il s'agit des sujets *borderline* selon la terminologie anglo-saxonne, ou *état-limite*. Cette catégorie de personnalités correspond à un concept discuté. Pour certains, il s'agit d'états intermédiaires entre névrose et psychose, pour d'autres il s'agit de pathologies autonomes. On a pu dire du psychiatre portant ce diagnostic qu'il est limite, car il n'arrive pas à cerner les symptômes présentés par ces malades et se sert de ce concept comme un fourre-tout. Mais ces pathologies existent, nous les rencontrons tous les jours et de plus en plus. C'est parmi les personnes présentant ce trouble que se trouvent les toxicomanes, les alcooliques et de nombreux délinquants. En effet il s'agit d'individus dont les affects sont dominés par la colère, l'impulsivité et, dont les rapports interpersonnels sont tumultueux, marqués par une alternance d'idéalisation et de dévalorisation et par la peur de l'abandon, donc de la solitude. Ils sont à la recherche de leur identité. Tout oscille chez eux et notamment l'estime de soi.

Ces sujets nous disent : "*je m'ennuie, je ne me supporte pas seul*". Le temps leur pèse. Ils ont tellement peur de la solitude qu'ils s'accrochent à leur entourage de façon désespérée et parfois agressive. Ils n'hésitent pas à faire du chantage au suicide et parfois à passer à l'acte, tant ils veulent éviter les séparations et les ruptures. Tout leur est bon pour rompre l'ennui et la solitude et ils réagissent de façon impulsive, dans le domaine de la sexualité, des dépenses et de l'usage de toxiques. On les compare parfois à d'éternels adolescents révoltés, au parcours existentiel mouvementé. La société actuelle fabrique de plus en plus de sujets état-limite. L'effondrement des valeurs familiales crée un sentiment d'insécurité et d'abandon aboutissant à des faillites identitaires, d'où la peur de l'abandon et son corollaire le sentiment de solitude et d'ennui. On est passé des tourments romantiques à ceux de ces sujets que l'on rencontre plus souvent dans les hôpitaux et les institutions judiciaires que dans les salons littéraires. De plus, leur fragilité psychique et l'usage fréquent qu'ils font de l'alcool et de la drogue les prédisposent à des accidents psychiatriques sous forme de bouffées délirantes, ce qui complique le diagnostic et fait parfois poser à tort le diagnostic de psychose. Très souvent ils se décompensent sur le mode dépressif, mais sans la douleur morale du mélancolique.

On ne peut nier l'existence d'un tel trouble : les personnalités "borderline" sont de plus en plus fréquentes. Il faut évoquer ce diagnostic devant une angoisse diffuse, flottante, incontrôlable avec sentiment d'ennui et de morosité. Le contact avec le patient laisse apparaître une pauvreté de la pensée qui est discontinue et chaotique. Il est à côté du temps, sans attache nette avec un évènement réel. Lorsqu'on l'écoute, on se rend compte que ses relations interpersonnelles, oscillent entre attachement et rejet, confiance et crainte, et surtout peur de l'abandon ce qui se conçoit aisément puisque le sujet a une mauvaise image de lui-même. C'est en raison de cette mauvaise image qu'il a de lui, qu'il craint de ne pas être aimé, d'être abandonné et de se trouver seul. La réaction logique est l'impulsivité qui traduit la recherche désespérée d'un contact avec l'autre, mais les moyens utilisés sont tout à fait inappropriés : agression, violence, ivresse, automutilation, tentatives répétées de suicide.

Le tableau clinique est brouillé par des *conduites addictives* : alcool et drogues sont utilisés pour lutter contre le malaise interne, comme "*une prothèse externe*" et aggravent les troubles qui sont à l'origine des conduites addictives.

Quant aux *conduites sexuelles anormales* de ces patients, elles ne sont pas sous-tendues par une structure perverse caractérisée même si, du côté des victimes éventuelles, il n'y a pas de différence ! On ne trouve pas les scénarios des vraies perversions.

Pourquoi en sont-ils arrivés là ? La fréquence des antécédents de séparation, des pertes précoces, l'échec du couple parental sont des facteurs reliés à l'éclosion de plus en plus fréquente de ces troubles graves de la personnalité.

Les malades psychiques qui ne s'ennuient pas !

Il en existe, mais leur comportement les isole sans qu'ils aient la possibilité de comprendre ce qui les marginalise.

Les névrosés, en permanence angoissés et qui passent leur temps à lutter contre les phobies, les obsessions, les tics et les tocs, ou encore les hystériques à convertir leur angoisse en minauseries, attitudes de séduction ou symptômes somatiques, n'ont pas le temps de s'ennuyer.

Les hypocondriaques. Eux aussi n'ont pas le temps de s'ennuyer : les consultations de médecins, chirurgiens, spécialistes en tout genre, paramédicaux, quand ce ne sont pas les guérisseurs ou les thaumaturges, ne leur laissent pas le loisir de penser à autre chose qu'aux examens qu'ils vont subir et aux remèdes qu'ils doivent ingurgiter, toujours sans succès. Souffrent-ils de la solitude ? Oui, s'ils font fuir leur entourage, mais ils ne s'en rendent pas toujours compte car il leur faut sans cesse convaincre, thérapeutes et familles, qu'il reste quelque chose à faire. Ils finiront par mourir avant d'être guéris.

Les paranoïaques, délirants ou non, mènent un combat sans fin contre leurs persécuteurs, ils multiplient les démarches, les interventions auprès de leur persécuteur présumé, puis des autorités, ils rédigent des pages entières de doléances, ne s'avouent jamais vaincus, et renouvellent sans fin leurs récriminations. Même s'ils commettent un passage à l'acte qui les prive de liberté à l'hôpital ou en prison, ils conservent la même dynamique. Ils peuvent se sentir seuls, car incompris et rejetés, mais ils continueront à chercher leurs preuves et leur vérité.

OUVRAGES CONSULTÉS

Lars Fr. H. Svendsen. Petite philosophie de l'ennui, 1999. Fayard.

Grimaldi Nicolas. Traité des solitudes, 2003. P U F.

Catherine Millot. O Solitude, Roman, 2011, Gallimard.

Philippe Brenot. Le Génie et la Folie, 1997, Odile Jacob.

Le magazine littéraire, *Le ML*, a publié trois numéros consacrés aux thèmes de l'ennui et de la solitude. N° 290, juillet août 1991 : la solitude. N° 400, juillet août 2001 : éloge de l'ennui, un mal nécessaire. N°510 Juillet août 2011. La solitude.

NOTES

(1) Heuclin Jean. Haut Moyen Age, Ermites et prophètes. Le magazine littéraire, 1991, N° 290

(2) Kaplan Michel. Byzance, l'irrésistible ascension des stylistes. Le magazine littéraire. 1991. N°290.

- (3) Amiot Yves. Les Solitaires de Port Royal. Le magazine littéraire. 1991. N° 290.
- (4) Jacob Christian. Ovide, le rivage des Gêtes. Le magazine littéraire. 1991. N° 290.
- (5) Darrieussecq Marie. Ovide dans les limbes. Le magazine littéraire. 2011. N° 510.
- (6) Labre Chantal. Sénèque. Le mal sans nom. Le magazine littéraire. 2001. N° 400.
- (7) Thirouin Laurent. Pascal, une misère et une aubaine. Le magazine littéraire. 2001. N° 400.
- (8) Delon Michel. XXVIII : une maladie utile. Le magazine littéraire. 2001. N° 400.
- (9) Perrin Jean François. Rousseau, la cité intérieure. Le magazine littéraire. 2011. N° 510.
- (10) Raymond Didier. Schopenhauer, l'irréparable désastre. Le magazine littéraire. 2001 N° 400.
- (11) Glaudes Pierre. Le Romantisme : le mal du siècle. Le magazine littéraire 2001. N° 400.
- (12) Schopp Claude. Les enfants perdus du siècle. Le magazine littéraire. 2011. N° 510.
- (13) De Biasi Pierre Marc. Flaubert/Baudelaire. La chute d'Adam et celle du baromètre. Le ML N° 400.
- (14) Wotling Patrick .Nietzche en ses chemins pensifs. Le magazine littéraire. 2011. N° 510.
- (15) Schuerewegen Franc. Proust, la quête du calfeutré. Le magazine littéraire. 2011. N°510.
- (16) Roudaut Jean. Beckett : le désir d'être rien. Le magazine littéraire 2001. N° 400.
- (17) Dde Towarnicki Frédéric. Heidegger : les ressources de l'ennui profond. Le ML N° 400.
- (18) Louette Jean-François. Sartre : le cœur profond de l'existence. Le ML N° 400.
- (19) De Van Gilles. Moravia : sous le signe de l'ennui. Le magazine littéraire. 2001. N°400.